C l i f a d
Comité de liaison interordres en formation a distance

La formation a distance… pour aller plus loin
Montréal, les 19 & 20 novembre 2014

La formation a distance : éléments de bonne pratique

Sir John Daniel, O.C.

Introduction

Il me fait grand plaisir d'être parmi vous pour ce colloque et je vous remercie de m'avoir invité à vous adresser la parole ce matin.

Ma carrière en formation à distance a commencé il y a plus de quarante ans ici au Québec et je suis fier d'avoir fait partie de l'équipe fondatrice de la Télé-université. Je crois avoir été le troisième employé engagé par l'institution; en même temps que Michel Umbriaco.

C'est donc avec beaucoup de joie que je participe à ce colloque '*La formation à distance…pour aller plus loin.* J'ai intitulé mes propos '*La formation à distance : éléments de bonne pratique'.*

Je crois que vous me permettrez, en tant que vétéran dans le domaine, de commencer de façon personnelle en rappelant le chemin qui m'a mené à la Téluq et à ma décision de réorienter ma carrière vers la formation à distance.

Nous assistons à une réunion du Clifad, le comité de liaison interordres de la formation à distance. Or, même si j'ai œuvré surtout au niveau universitaire, je noterai aussi la partie de ma carrière, à l'UNESCO et au Commonwealth of Learning, qui m'a fait réfléchir sur la formation à distance au niveau scolaire, dont le résultat a été mon livre *Mega-Schools, Technology and Teachers: Achieving Education for All.*

Après cette partie plus personnelle j'entrerai dans le vif du sujet en parlant d'abord des fins de l'utilisation de la technologie en éducation avant de proposer les meilleurs moyens de la concevoir et de l'utiliser. Pour cela je rappellerai d'abord quelques éléments de l'histoire du domaine, car si nous voulons nous servir de la formation à distance pour aller plus loin il est important de comprendre le chemin déjà parcouru et d'en tirer des leçons.

Enfin je terminerai avec quelques réflexions sur les manifestations contemporaines de la formation à distance en explorant avec vous les avantages et les inconvénients de l'engouement actuel pour les MOOCs.

Mon cheminement personnel

Je commence donc en rappelant les faits saillants de ma carrière en formation à distance. La première partie des mes études universitaires fut extrêmement traditionnelle : un baccalauréat en métallurgie de l'Université d'Oxford et un doctorat en métallurgie nucléaire de l'Université de Paris.

J'étais à Paris vers la fin des années soixante et je suis fier d'être un 'soixante-huitard' car j'ai observé, je ne dirais pas participé, aux évènements de mai soixante-huit lorsque les étudiants français ont essayé, avec beaucoup d'émotion mais sans beaucoup de succès, de faire une révolution dans université française.

J'ai pu finir mon doctorat quand même!

D'ailleurs, c'était durant cette période que le chef du département de génie métallurgique de Poly est venu à Paris pour recruter des professeurs pour son équipe, alors en pleine expansion. Puisque les transports publics à Paris étaient perturbés par les grèves et les manifestations, mon entrevue a eu lieu dans le bar de l'aéroport d'Orly et après deux bières le professeur Rémi Tougas m'a engagé comme professeur adjoint. Ce n'était pas la façon correcte de faire l'embauche selon les manuels de bonnes pratiques en ressources humaines, mais je ne crois pas que Poly ait fait une mauvaise décision!

Un an plus tard je suis arrivé avec ma jeune famille au port de Montréal par bateau de Liverpool. Je me suis adapté rapidement à l'enseignement et à la recherche à Poly dans une ambiance de travail fort agréable. Toutefois, puisqu'il semblait qu'une carrière de professeur était devenue mon destin, j'ai décidé que je devrais me former un peu en sciences de l'éducation.

Avant que je m'aperçoive que cette décision n'était pas un reflexe normal pour un prof de génie, je me suis inscrit au programme de maitrise en technologie éducative à l'Université Sir George Williams.

Je ne savais pas en quoi la technologie éducative consistait et j'étais un peu méfiant, mais à l'époque c'était à peu près le seul programme en éducation que l'on pouvait étudier à temps partiel à Montréal. J'ai trouvé certains des cours passionnants – mais ce qui a changé ma vie, c'est l'internat de trois mois qu'il fallait effectuer dans une organisation qui se servait de la technologie éducative.

Or, nous sommes en 1971 et tout à coup il y avait de nombreux articles dans les journaux sur une innovation britannique, la Open University, qui était une grande entreprise de formation à distance fondée sur l'utilisation des médias. Très gracieusement Poly m'a donné la permission de passer les trois mois d'été de 1972 au campus de la Open University à Milton Keynes et j'ai eu la révélation d'une révolution en enseignement supérieur.

Tout m'a impressionné! Tout d'abord l'échelle de l'opération – déjà 40,000 étudiants une année après son ouverture. Ensuite, il y avait l'enthousiasme des étudiants, adultes pour

la plupart, et le dévouement des professeurs, des tuteurs et de tous les autres employés qui voulaient leur fournir un enseignement de grande qualité. Puis il y avait la diversité et la richesse du matériel pédagogique : des textes de qualité remarquable, des émissions de radio et de télévision réalisées par la BBC. Enfin, le tout intégré dans un grand système d'enseignement et d'apprentissage très efficace qui incluait la possibilité de rencontres entre les étudiants et leurs tuteurs partout au pays.

Je croyais avoir vu l'avenir de l'enseignement supérieur et je voulais faire partie de la révolution. Or, deux semaines après mon retour à Montréal en septembre 1972 l'on a affiché dans *Le Devoir* le poste de Directeur-général de la Télé-université que l'UQ venait de créer. J'ai soumis une application et à leur grand honneur, au lieu de la jeter à la poubelle, ils m'ont invité à Québec en entrevue.

Alphonse Riverin, alors président de l'UQ, m'a expliqué tout de suite qu'ils n'allaient pas me nommer directeur-général – ce qui m'a soulagé – mais il a ajouté que j'étais la seule personne qu'ils aient pu trouver au Québec qui avait vu une université ouverte de l'intérieur. « Voulez-vous faire partie de l'équipe pour créer une unité de technologie éducative » m-a-t-il demandé.

Donc, nous avons déménagé à Québec où j'ai passé quatre années passionnantes. A l'époque la Téluq était un aimant pour les jeunes professeurs nationalistes, qui ont fait une excellente série de cours sur l'histoire et l'économie du Québec ainsi que sur le mouvement coopératif. Mon épouse et moi sommes inscrits à certains des ces cours comme étudiants. D'ailleurs c'est la meilleure façon d'évaluer la qualité de son travail si l'on travaille dans une institution de formation à distance.

Et la Téluq connaissait d'autres succès. J'ai été très fier lorsqu'en 1976, alors que j'étais directeur des études, quatre de mes professeurs ont été élus à l'Assemblée nationale, dont trois sont vite devenus ministres.

Deux ans après, suite à une collaboration entre la Téluq et l'Université d'Athabasca sur l'utilisation des satellites pour la formation à distance, j'ai été nommé vice-recteur de cette université ouverte de l'Alberta. J'ai suivi certains cours d'Athabasca comme étudiant, pour les raisons que je viens d'évoquer, ce qui m'a permis de me former un peu en gestion.

Trois ans plus tard je me trouvais de nouveau à Montréal, car mon patron à Athabasca, Sam Smith, m'a dit que pour faire une carrière sérieuse je devais acquérir une plus grande expérience de l'université traditionnelle. Il m'a donc persuadé de faire application pour le poste de vice-recteur à Concordia.

Je dois noter ici que j'avais abandonné le programme de maitrise en technologie éducative que j'avais commencé à Sir George neuf ans auparavant, après avoir fait tous les cours et l'internat mais sans faire la thèse. Mais heureusement cela ne semblait pas faire obstacle.

J'ai donc passé quatre ans à apprendre le métier de gestion universitaire à Concordia. Pendant ce temps j'ai continué à être actif en formation à distance et en 1982, à son congrès à Vancouver, j'ai été élu président du Conseil international pour la formation à distance, le ICDE. D'ailleurs ce fut à ce congrès que l'ICDE a changé de nom, car il avait été créé en 1938 comme Conseil international pour l'éducation par correspondance.

En 1984 j'ai été nommé recteur de l'Université Laurentienne à Sudbury. La Laurentienne offrait des programmes à distance en plus des programmes en présentiel sur ses quatre campus. Donc j'ai pu comprendre le défi d'opérer en mode double.

En 1990 j'ai complété une boucle dans ma vie en retournant à la Open University comme recteur. Vous pouvez facilement imaginer ma joie en assumant la direction de cette institution extraordinaire qui m'avait inspiré à réorienter ma carrière vers la formation à distance vingt ans auparavant. J'ai vécu onze années extraordinaires à Milton Keynes.

A mon arrivée l'Open avait 100,000 étudiants, à mon départ elle en comptait 200,000. En 1990 elle offrait des cours multi média avec un peu d'informatique, en 2001 elle préparait déjà le leadership mondial dans l'utilisation de l'Internet en enseignement supérieur qu'elle peut réclamer avec justice aujourd'hui.

A la Laurentienne je m'étais inscrit à un diplôme de théologie et lorsque je l'ai complété, deux ans après mon arrivé à l'Open, je pensais aborder des études en droit. A ce moment là j'ai eu une conversation robuste avec mon épouse, qui m'a dit que si je voulais encore faire des études il serait plus intelligent de compléter la maitrise en technologie éducative à Sir George que j'avais abandonnée à la fin des années soixante-dix sans faire la thèse de recherche.

J'ai trouvé son idée excellente. Mais entretemps Sir George était devenu Concordia et en principe on ne réadmet pas un étudiant plus de dix ans après qu'il ait abandonné un programme. Toutefois, faisant preuve d'une flexibilité admirable et ayant constaté que j'avais un peu mis en application mes études d'il y a 20 ans, Concordia m'a réadmis pour faire la thèse. L'Open m'a donné un congé d'études d'un mois et j'ai rédigé, dans le sous-sol d'amis à Montréal, une thèse sur les méga-universités. D'ailleurs, par un coup de chance je suis arrivé au Québec au premier jour de la compagne référendaire de 1995 et je suis parti, alors que la première neige de l'hiver tombait, le lendemain du vote.

L'année prochaine la thèse est devenue mon livre : *Mega-universities and Knowledge Media : Technology Strategies for Higher Education* – et je me suis présenté à la collation des grades de Concordia à la Place des Arts pour recevoir ma maitrise 25 ans après l'avoir commencé!

Mais j'ai continué à faire des études. En 1999 je me suis inscrit au premier cours entièrement en ligne offert par l'Open : *You, Your Computer and the Web.*

Enfin, pour compléter l'histoire, j'ai fermé une autre boucle en 2001 en retournant à Paris comme Sous directeur-général pour l'Éducation à l'UNESCO. Après une carrière universitaire j'y faisais face à des défis très différents, mais encore passionnants, comme fonctionnaire international. Pour me préparer je me suis inscrit à un autre cours de l'Open, très exigeant d'ailleurs, sur le développement international. Parfois c'est plus simple d'obtenir le poste d'abord et d'acquérir la formation nécessaire ensuite!

A cette époque le grand défi pour l'UNESCO était la campagne pour l'Éducation pour tous, qui voulait dire surtout l'éducation primaire universel. Heureusement cette campagne connaissait beaucoup plus de succès après l'an 2000 que durant les années 1990 et d'ici l'année prochaine, 2015, qui est la date cible pour la réussite de la campagne, la grande majorité de pays auront plus ou moins atteint ce but, quoiqu'il restera énormément d'enfants non scolarisés dans deux pays, le Nigéria et le Pakistan.

Puis en 2004, après 14 ans en Europe, j'ai regagné le Canada comme président du Commonwealth of Learning, que tout le monde appelle COL, à Vancouver. C'est une petite agence internationale intergouvernementale qui aide les pays en voie de développement à bénéficier de la technologie dans l'éducation et la formation à tous les niveaux. Je crois que le Canada peut être fier d'avoir cette organisation sur son territoire.

J'ai profité de mes années à COL pour réfléchir sur mon travail à l'UNESCO et les opportunités que présente la technologie pour l'expansion de l'enseignement secondaire dans les pays en voie de développement – ainsi que les défis qu'elle pose. C'est le sujet de mon livre *Mega-Schools, Technology and Teachers : Achieving Education for All.*

Je vous demande de me pardonner pour cette exposition, bien trop longue, de ma carrière. Mais j'espère que pour vous, mes successeurs en formation à distance au Québec, mon cheminement peut présenter un certain intérêt historique.

Mais qu'est-ce que j'en déduis? Je résumerai mes conclusions en quatre items.

<u>La formation à distance n'est pas nouvelle</u>

Premièrement, nous n'étions pas vraiment des pionniers. La formation à distance a une longue histoire, que ceux qui ont embarqué sur le train après l'arrivée de l'Internet ont tendance à oublier, perdant ainsi bien de principes et d'éléments de bonne pratique importants.

Personnellement j'aime remonter jusqu'à Saint Paul. Ses épitres aux jeunes églises autour de la Mer Méditerranée furent la base d'une des entreprises de formation à distance la plus réussie de l'histoire si l'on en juge par l'expansion de l'église au cours des siècles. Et d'ailleurs son système réunissait déjà les trois éléments clés dont je parlerai plus tard, un matériel pédagogique, à savoir ses épitres; des sous-centres pour rencontres de groupes, à savoir les églises; et un réseau administratif dont son travail a accéléré la

création. Les lettres de Saint Paul se faisaient distribuées par des voyageurs, des ânes et des bateaux.

Il fallait attendre des siècles avant que deux technologies aient permis de moderniser son système : d'abord l'imprimerie et ensuite le moteur à vapeur. Avec l'imprimerie le nombre de copies d'un document n'était plus limité et tout le monde pouvait le lire. Le moteur à vapeur a donné naissance au chemin de fer qui, en facilitant la distribution rapide et efficace, a rendu possible des systèmes postaux universels.

Or, presqu'immédiatement l'anglais Isaac Pitman a profité du système postal fiable créé en Angleterre pour lancer un cours par correspondance en sténographie. Pour au moins un siècle 'formation à distance' voulait dire 'enseignement par correspondance' et tout comme c'est le cas aujourd'hui, des millions de gens qui n'avaient ni le temps, ni l'argent, pour des études traditionnelles ont pu parfaire leur formation avec ce genre de cours à distance.

Vers les années 1970 l'on commençait à faire des recherches sur l'enseignement par correspondance. Je ne mentionnerai ici que celles du suédois Borje Holmberg, car sa théorie que la formation à distance doit être une 'conversation didactique guidée' est tout aussi valable aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. D'ailleurs je dirais la même chose des recherches consacrées au problème des abandons. Il y a peu de nouveau dans ce domaine, sauf, bien sur, les meilleurs moyens dont nous disposons aujourd'hui pour intervenir auprès des étudiants qui risquent d'abandonner.

La prochaine étape importante dans l'évolution de la formation à distance était la création de la Open University en 1969. Elle innovait à plusieurs niveaux. Premièrement, il s'agissait d'une université publique alors que l'enseignement par correspondance était – avec des exceptions significatives comme l'école de correspondance de la Colombie britannique fondée en 1938 – une affaire du secteur privé. L'appui fort du gouvernement britannique a permis à l'Open University de créer un grand système de formation à distance en innovant sur trois plans.

Tout d'abord c'était un système multimédia. L'attention dédiée à la rédaction et au graphisme créait des textes d'une qualité nouvelle, et un accord avec la BBC permettait à l'Open de diffuser les émissions de radio et de télévision associées aux cours sur les chaines nationales. Ensuite elle a mis en place un réseau des centres et de sous-centres à travers le pays avec des milliers de tuteurs à temps partiel qui suivaient chaque étudiant et qui organisaient des rencontres facultatives de support pour leurs étudiants dans les sous-centres. Enfin – et le vice-chancelier fondateur de l'Open, Walter Perry, considérait que c'était l'innovation la plus significative – on confiait l'élaboration des cours à des équipes pédagogiques multidisciplinaires plutôt qu'à des individus.

C'est tout cela qui m'a si fortement impressionné lors de mon internat en 1972 et d'ailleurs l'exemple de l'Open a impressionné bien des gouvernements aussi. Les années

1970 et 1980 ont vu la fondation d'universités ouvertes dans beaucoup de pays, y compris le Canada avec la Téluq, Athabasca et l'université ouverte de la Colombie britannique.

Aujourd'hui nous vivons depuis 20 ans une autre révolution dans la formation à distance avec l'Internet. Puisque vous vivez tous au cœur de ces développements je ne les décrirai pas mais je terminerai plutôt en expliquant mes théories personnelles sur les buts et les méthodes de la formation à distance.

Triangle et tabouret

D'abord, parlons des buts. Que cherchent les ministres de l'éducation de tous les pays?

Ils veulent créer et maintenir des systèmes qui maximisent l'accès à tous les niveaux, qui assurent la plus haute qualité possible, et qui atteignent ces deux buts efficacement, c'est à dire à bas cout.

Or, l'on peut créer un triangle avec ces trois vecteurs d'accès, de qualité et de cout. Je l'appelle le triangle de fer car il a fait obstacle à l'expansion de l'éducation depuis le début de l'histoire. Je m'explique.

Nous voulons allonger le triangle de cette façon : accès augmenté, qualité meilleure, cout plus bas. Mais avec les moyens d'enseignement traditionnelles ce n'est pas possible.

Si vous augmentez l'accès en mettant davantage d'élèves dans chaque classe, l'on vous accusera de nuire à la qualité. Si vous essayez d'améliorer la qualité avec plus de professeurs ou un meilleur matériel pédagogique vous hausserez les couts. Et si vous attaquez les couts directement vous diminuerez probablement à la fois la qualité et l'accès.

La conséquence de ces contraintes est de créer dans l'esprit du grand public un lien insidieux entre la qualité et l'exclusivité. Vous ne pouvez pas offrir un enseignement de qualité sans limiter l'accès. Beaucoup de gens en seront exclus.

Ce n'est que la technologie qui peut résoudre le problème et allonger le triangle comme voulu. La technologie représente une révolution en éducation semblable à celle qu'elle a opéré dans les autres domaines de la vie : un accès plus large, une qualité meilleure et un cout plus bas – tout cela simultanément.

Cette révolution est fondée sur les principes de la technologie articulés il y a plus de 200 ans par Adam Smith : division du travail, spécialisation, économies d'échelle, et l'utilisation des machines –aujourd'hui des TICs.

Tout cela a permis la création des institutions que j'ai nommées les méga-universités. Aujourd'hui les universités ouvertes sont nombreuses et attirent des millions d'étudiants.

Donc, pour résumer, la technologie nous permet de casser le triangle de fer et d'atteindre le but d'offrir efficacement un enseignement de qualité à grande échelle.

Rappelons que en formation à distance l'enseignement en présence ne joue qu'un rôle minime. Donc il faut faire appel à diverses technologies pour accomplir les multiples tâches du professeur.

En ce qui concerne la façon de répondre à ce défi je vous propose, au lieu d'un triangle, un tabouret à trois pattes. Chaque patte représente un élément essentiel de la formation à distance.

Tout d'abord, et on l'oublie parfois, il faut avoir un système d'administration et de logistique efficace – autant pour l'enseignement en ligne que pour les autres formats de formation à distance. Même si les cours sont excellents les étudiants ne seront pas heureux si l'institution n'est pas bien organisée pour les livrer.

Ensuite il y a le matériel pédagogique. Il faut, bien sur, qu'il soit de qualité, mais aussi qu'il utilise une variété de média sans trop de dispersion. Les institutions de formation à distance ont toujours eu tendance à surcharger leurs cours, mais cette tentation est encore plus forte aujourd'hui, lorsqu'il est facile de recommander toute une série de liens sur le Web sans y mettre des priorités.

Dans quelques minutes je parlerai du phénomène des MOOCs, qui a faussé l'image de la formation à distance dans l'esprit de milliers de gens. Ils pensent qu'elle consiste en une série de vidéos de professeurs avec quelques quiz à choix multiple assez banals. La vraie formation à distance est bien plus que cela.

Enfin il y a le support à l'étudiant qui est, à toutes fins pratiques, absent dans les MOOCs. Mais toute la recherche démontre que pour réussir dans un cours à distance un tiers des étudiants ont besoin d'un support humain régulier, un tiers en ont besoin de temps en temps, et seulement un tiers vont réussir le cours en l'étudiant de façon indépendante.

Il est certain que la distinction entre ces trois éléments essentiels des systèmes de formation à distance était plus nette à l'époque des cours par correspondance, car aujourd'hui ils sont tous intégrés dans les environnements virtuels. Mais je crois qui soit important de les distinguer conceptuellement afin de s'assurer que chaque élément est solide.

De la même façon les outils que nous fournissent l'Internet nous permettent de personnaliser davantage les cours à distance alors que les cours par correspondance étaient plutôt des produits standards. C'est très bien de nous servir du Web pour personnaliser l'expérience de l'étudiant. Même des choses très simples, comme un site qui affiche les questions les plus fréquemment posées, avec des réponses, peuvent être très utiles.

Toutefois, au risque de rentrer dans mon triangle de fer, il faut éviter de personnaliser les cours avec de plus en plus d'interventions de professeurs ou de tuteurs. Il faut fournir un bon support aux étudiants sans perdre les économies d'échelle. C'est tout un défi que la

plupart des institutions traditionnelles qui offrent quelques cours en ligne n'arrivent pas à résoudre.

Je rappelle que la force des institutions dédiées à la formation à distance est leur compréhension des principes technologiques d'Adam Smith. Elles ont compris qu'un enseignement à distance de qualité efficace et efficient ne peut plus se baser sur des 'lone rangers' mais plutôt sur le travail d'équipe et une bonne infrastructure. Comme j'ai dit tantôt, le fondateur de l'Open University croyait que le concept de l'équipe pédagogique a été l'invention majeure pour l'avenir de la formation à distance.

Les MOOCs : bonne nouvelle; mauvaise nouvelle

Avant de conclure je voudrais toucher un mot sur les MOOCs, les cours de masse ouverts et en ligne. En 2012 j'ai passé un mois comme professeur invité à l'Université ouverte de la Corée – du Sud bien entendu. Je devais faire un petit travail de recherche et mon collègue de l'UNESCO, Mme Stamenka Uvalić-Trumbić, a suggéré que je le fasse sur les MOOCs, car à cette époque la frénésie pour les MOOCs battait son plein en Amérique du Nord.

Son idée était géniale et j'ai eu la chance de mettre mon article sur le Web au bon moment et il était largement cité. Je l'ai intitulé '*Pour comprendre des MOOCs : Réflexions dans un labyrinthe de mythes, de paradoxes et de possibilités.* En l'écrivant j'avais deux contraintes. Premièrement l'on n'offrait qu'une poignée de MOOCs en 2012. Deuxièmement il n'y avait presque pas d'articles de recherche sur le phénomène – il était trop nouveau.

J'ai donc travaillé surtout avec des articles de presse et des blogs. Il a été assez facile d'arriver à des conclusions nettes.

Si le titre ne communique pas la saveur de mes conclusions, notons la citation de Hans Eysenck sur les théories de Freud que j'ai mise au début : 'ce qui est nouveau n'est pas vrai et ce qui est vrai n'est pas nouveau'. C'est une citation qui sonne mieux en anglais : 'what is new is not true and what is true is not new'.

Je sais bien les MOOCs ont commencé au Canada en 2008, mais j'ai limité ma recherche aux MOOCs américains de la génération 2012, car la frénésie de la presse, qui annonçait une révolution dans l'enseignement supérieur, était basée sur celles-ci.

A mon avis, dire que les MOOCs soient une révolution en enseignement supérieur est une bêtise, mais ils présentent quand même un aspect positif. Les universités aiment s'imiter. La grande réussite des MOOCs est d'avoir mis l'enseignement en ligne au cœur de l'avenir des universités, en les incitant à offrir en ligne leurs programmes réguliers menant à des diplômes.

Les MOOCs ont créé un phénomène de troupeau. Quoique, puisque l'acronyme anglais est 'MOOC', un troupeau de bœufs est peut-être une analogie plus apte qu'un troupeau de moutons.

Mais ce ne sont pas les MOOCs qu'il faut imiter, car les MOOCs ne sont pas de l'enseignement supérieur. Les cours universitaires ne se limitent pas à l'enseignement et l'apprentissage. Leur aspect essentiel est l'évaluation des acquis des étudiants pour fins de diplomation, ce qui était absente dans les MOOCs de 2012. Un autre problème était l'absence de formules financières rentables.

Toutefois, tout le monde s'y est mis et il y avait presque 4,000 MOOCs disponibles au niveau mondial en septembre. Selon l'observatoire des MOOCs de Open Education Europa le nombre a baissé un peu depuis.

Il y a même un MOOC sur les MOOC!

Heureusement la multiplication des MOOCs s'est accompagnée d'une grande diversification et aujourd'hui la signification de chaque lettre dans l'acronyme MOOC peut se négocier. C'est très sain, car l'on fournit ainsi une grande impulsion à l'offre en ligne de cours menant aux diplômes. Cela créera de la concurrence pour la TELUQ, mais vous devez avoir la force et l'expérience pour y faire face.

En Grande Bretagne l'Open University, avec ses 200,000 étudiants en ligne, s'est classée cinquième sur 100 universités après une décennie d'évaluation de la qualité de son enseignement par l'agence gouvernementale compétente. C'est un exemple à suivre.

Parlant de qualité j'attire votre attention sur deux publications récentes auxquelles j'ai contribué. L'année dernière nous avons publié, en anglais et en chinois, un guide de qualité pour l'apprentissage en ligne. Cette année c'est un guide, publié dans ces mêmes deux langues, pour la qualité dans l'enseignement supérieur post-traditionnel, ce qui veut dire des MOOCs, des ressources éducatives libres et ainsi de suite.

Les deux documents sont eux-mêmes des ressources éducatives libres d'ailleurs, donc je vous invite à traduire en français et à distribuer toute partie des textes qui vous intéresse.

Enfin, je conclus en disant que je n'ai rien contre les MOOCs s'ils sont conçus comme une activité récréative. J'en ai suivi deux du consortium MOOC FutureLearn moi-même. J'ai complété le premier, mais j'ai abandonné le deuxième, qui enseignait comment faire des allocutions publiques, après la première leçon – faute de temps.

J'essaie de commencer un troisième, sur l'écriture créative, mais j'étais en Chine la semaine dernière et je ne pouvais accéder aux vidéos.

Mais je persisterai, car vous avec compris que je la formation à distance est ma passion!

Je vous remercie.